

TABLE DES MATIÈRES

7	AVANT-PROPOS
9	PREMIÈRE PARTIE – LE SHYLOCK DE SHAKESPEARE
11	CHAPITRE UN : D’OÙ VIENT-IL ?
27	CHAPITRE DEUX : LES JUIFS
41	CHAPITRE TROIS : TROIS MILLE DUCATS
57	CHAPITRE QUATRE : « SHYLOCK EST MON NOM »
63	CHAPITRE CINQ : L’ÉPOUSE ET LA FILLE
71	CHAPITRE SIX : « J’ATTENDS LA SENTENCE »
85	CHAPITRE SEPT : LES CHRÉTIENS
95	DEUXIÈME PARTIE – INTERPRÉTATIONS (1600-1939)
97	CHAPITRE HUIT : DU COMIQUE AU TRAGIQUE (XVII ^e -XVIII ^e S.)
117	CHAPITRE NEUF : LA RÉHABILITATION ROMANTIQUE
135	CHAPITRE DIX : HENRY IRVING (1838-1905)
155	CHAPITRE ONZE : THÉÂTRE ET CRITIQUE (1890-1920)
173	CHAPITRE DOUZE : DANS L’ENTRE-DEUX-GUERRES
195	TROISIÈME PARTIE – CITOYEN DU MONDE
197	CHAPITRE TREIZE : AVATARS D’UNE LÉGENDE
221	CHAPITRE QUATORZE : AUTRES VOIX, AUTRES CULTURES
243	CHAPITRE QUINZE : UNE GRANDE FAMILLE
271	CHAPITRE SEIZE : <i>HOMO ECONOMICUS</i>
287	CHAPITRE DIX-SEPT : L’IMAGE DU PÈRE
297	CHAPITRE DIX-HUIT : SHYLOCK ET LES ANTISÉMITES
309	CHAPITRE DIX-NEUF : APRÈS 1945
337	NOTES
367	PERSONNAGES DU <i>MARCHAND DE VENISE</i>
369	RÉSUMÉ DU <i>MARCHAND DE VENISE</i>
371	ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES
373	INDEX



Le Marchand de Venise, dessin de John Gilbert (1864).
Londres, Victoria and Albert Museum.

AVANT-PROPOS ¹

Le texte imprimé le plus ancien du *Marchand de Venise* est le premier in-quarto de l'édition de 1600. La page de titre décrit la pièce ainsi : « La très excellente Histoire du *Marchand de Venise*, ou comment *Shylock* le juif se montra d'une cruauté extrême envers ledit marchand, voulant prélever une livre exacte de sa chair, et comment la main de *Portia* fut obtenue au moyen d'un choix de coffrets. »

« Cruauté extrême » : on pourrait penser qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter. Mais l'imagination universelle s'est emparée de *Shylock*, du scélérat qui, dans cette comédie romantique, apparaît tout au plus dans cinq scènes. Devenu stéréotype, il a subi des transformations innombrables ; et on a aussi voulu voir en lui bien plus qu'un stéréotype, d'où les efforts mis en œuvre pendant presque deux siècles pour faire de lui un personnage qui doit nous inspirer une compassion jadis inconcevable.

Quoique ce livre s'ouvre sur un rappel des éléments qui ont permis la création du personnage, mon propos est surtout de marquer les jalons de sa destinée, entre les mains des metteurs en scène, des critiques ou des écrivains, à la fois comme symbole et comme objet de controverse. *Shylock* appartient à la littérature, et on ne peut vraiment apprécier son importance qu'à partir d'une approche littéraire ; mais il appartient aussi au folklore et à la psychologie populaire, au monde de la politique et de la culture de masse.

Chacune des pièces de Shakespeare est un univers autonome, avec son propre réseau de significations, son atmosphère, son équilibre de forces. À se pencher sur un seul personnage, on risque de fausser la vision d'ensemble du *Marchand de Venise*. Quel sens aurait un livre sur le personnage du roi Lear ou sur celui, dans la *Tempête*, de Prospero ? Mais *Shylock* est un cas particulier,

et pas seulement dans la pièce où il apparaît : le mythe qui est né avec lui s'est souvent développé à l'insu, ou presque, du contexte dramatique.

Dans la première partie de ce livre, je décris la genèse de la figure de Shylock et sa vie à l'intérieur de la pièce, en relation, évidemment, avec les autres personnages, puisque son destin est finalement lié au leur. J'ai aussi cherché à l'étudier à la lumière de l'histoire des juifs. Si les événements qui la jalonnent n'ont sans doute pas vraiment influencé Shakespeare, la pièce mérite qu'on la replace dans une perspective plus large.

La deuxième partie retrace les interprétations scéniques, littéraires et critiques de l'usurier shakespearien en Grande-Bretagne et aux États-Unis jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La troisième partie aborde la question de l'impact de Shylock dans la culture anglophone en général, tout en survolant aussi le monde non anglophone. Différents chapitres évoquent les réactions multiples que Shylock a inspirées aux juifs, la façon dont il a été mis à contribution par ceux qui ont voulu voir en lui un symbole du capitalisme, les interprétations psychanalytiques qu'il a suscitées, le rôle qui lui a été assigné dans la démonologie antisémite.

La Seconde Guerre marque une rupture décisive. La destinée de Shylock depuis 1945, sur scène et à la ville, mériterait un livre en soi, que je laisse à d'autres le soin de rédiger. J'ai néanmoins tenté, dans le dernier chapitre, de recenser les développements qui m'ont semblé les plus marquants.

Je remercie, pour leurs conseils et leur soutien, Chaim Bermant, T. J. Binyon, C. S. L. Davies, Ted Hughes, Dan Jacobson, P. J. Kavanagh, Neil Kozodoy, Douglas Matthews et George Watson. J'ai une reconnaissance particulière envers Miriam Gross pour ses encouragements, ainsi qu'envers Gina Thomas : elles m'ont toutes deux apporté leur concours dans la traduction des textes allemands.

John Gross

PREMIÈRE PARTIE

LE SHYLOCK DE SHAKESPEARE

UN D'OÙ VIENT-IL ?

1

La généalogie de Shylock est à la fois longue et brève. Bien que Shakespeare se soit inspiré de traditions anciennes pour créer son personnage, il a aussi emprunté à des sources beaucoup plus proches.

Il semble désormais acquis que l'intrigue du *Marchand de Venise* provient pour l'essentiel d'un recueil de contes italiens intitulé *Il Pecorone* [Le simplet]¹. La première version anglaise de ce recueil ne fut publiée que bien après la mort de Shakespeare, ce qui laisse supposer qu'il en prit connaissance soit en italien (dans l'hypothèse où il maîtrisait suffisamment cette langue), soit dans une traduction manuscrite : les ressemblances entre *Il Pecorone* et le *Marchand de Venise*, déjà notées au XVIII^e siècle par Edward Capell², sont bien trop importantes pour relever d'une simple coïncidence. Ainsi, on retrouve dans chacune des deux œuvres les motifs de la livre de chair, de la dame riche et courtisée, et de l'anneau qu'un amant s'engage à chérir éternellement, mais dont il est contraint de se défaire.

Dans le *Marchand* Portia habite Belmont, et c'est à Belmonte qu'habite la dame que nous rencontrons dans *Il Pecorone*; mais celle-ci n'est pas animée de la noblesse morale qui caractérise l'héroïne de Shakespeare et l'épreuve à laquelle doit se soumettre chacun de ses prétendants n'est guère édifiante : la nuit venue, invité dans le lit de la dame, il doit lui faire l'amour, sans quoi il verra sa fortune confisquée. Or tous ceux qui relèvent le défi échouent, car on leur a servi du vin contenant quelque narcotique. Un jeune Florentin plein

d'ardeur, Giannetto, se fait piéger par deux fois; il ne devra sa réussite qu'à une des suivantes de la dame, qui l'a mis en garde.

Avec le motif de la livre de chair, Shakespeare se démarque moins de l'original. Les assauts auxquels se livre Giannetto à Belmonte sont financés par son parrain, un riche Vénitien nommé Ansaldo, convaincu qu'il s'agit là d'expéditions commerciales. Contraint d'emprunter de l'argent à un juif pour financer ce qu'il croit être une troisième expédition, Ansaldo met en gage une livre de sa chair. Giannetto, ayant enfin obtenu les faveurs de la dame, est tellement absorbé qu'il ne se souvient du gage qu'au tout dernier moment. Il se précipite à Venise avec les fonds nécessaires, mais il est trop tard : plutôt que de récupérer son argent, le juif préfère voir Ansaldo payer sa dette au prix de sa vie, même quand Giannetto lui offre dix fois la somme originale.

Pourtant tout n'est pas perdu, car survient la dame de Belmonte, déguisée en avocat, qui conseille au juif d'accepter la proposition de Giannetto. Comme il demeure inflexible, elle lui dit qu'il a effectivement le droit de prélever une livre de chair, mais à la condition de ne pas laisser tomber une seule goutte de sang - ce qui lui coûterait la vie. Prenant peur, le juif déclare qu'il accepte l'offre de Giannetto, voire neuf fois seulement la somme prêtée, ou huit fois, ou même cinq fois, avant de se contenter de la somme originale («et soyez tous maudits!»). C'est maintenant au tour de l'avocat d'insister : le juif doit découper la livre de chair, seul paiement auquel il peut prétendre. Fou de rage, le prêteur déchire le contrat, et l'affaire est réglée.

Présentée dans le conte de façon schématique, cette affaire de la livre de chair ne constitue qu'un quart de l'ensemble, soit environ deux mille mots, ce qui rend d'autant plus remarquable le parti que Shakespeare a su tirer d'un aussi maigre contenu. Ici et là, quelques détails ont pu éveiller son imagination : ainsi, dans la scène du procès, du prêteur avançant sur Ansaldo un rasoir à la main. Pour l'essentiel, le juif du *Pecorone* demeure un personnage sans relief, auquel l'auteur n'a même pas daigné donner un nom; et pourtant, nous voyons se dessiner en lui les principaux traits de Shylock.

Les éléments que Shakespeare a jugé utile de rajouter illustrent bien sa façon de procéder. Dans *Il Pecorone*, Ansaldo et le prêteur semblaient se rencontrer pour la première fois; dans le *Marchand*, Antonio et Shylock se connaissent déjà.